

Débrouille-toi
avec ton violeur

INFERNUS IOHANNES

Débrouille-toi
avec ton violeur

Nos grandes traductions

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1995.9

© Éditions de l'Olivier, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Nos grandes traductions

Dans notre quartier de haute sécurité, de nombreuses langues se sont croisées en permanence. Nous n'avions fait allégeance à aucune nation particulière, nous nous réclamions systématiquement du cosmopolitisme, et l'abondance des langues qui étaient murmurées ou criées d'une cellule à l'autre indique à quel point notre guerre révolutionnaire avait touché l'ensemble des régions du monde. Parmi ces langues, aucune n'était privilégiée, par souci de ne pas recréer à l'intérieur des murs l'impérialisme linguistique qui régnait et règne encore à l'extérieur. Nous avons pris l'habitude de mélanger les vocabulaires et les syntaxes afin de brûler, au cœur de nos annonces, de nos proclamations, de nos poèmes, de nos romances ou de nos plaintes, ce qui aurait pu apparaître comme un drapeau. Un drapeau !... Un bout de chiffon misérable, mais aussi le rappel féroce d'une culture exclusive et de crimes. Refuser tout drapeau était pour nous une attitude sainement internationaliste. Pas de « Ma patrie, c'est la langue » pour nous autres. Nous avons ainsi longtemps et avec délectation échangé en

un sabir que nos gardiens comprenaient mal – et qui était aussi une manière d'afficher notre hostilité épidermique à leur égard –, un sabir où s'entremêlaient des bribes de coréen, du russe des camps, de l'anglais catastrophique, du peuhl, du japonais, du français académique volontairement massacré, de l'allemand de QHS, du chinois de laogai, du mongol des camps, du guarani, de l'argot portugais. Et bien d'autres, car la liste est nettement plus longue.

La langue dans laquelle nos porte-parole ont diffusé nos écrits au-delà des murs a été principalement une langue de traduction. Une langue de traduction littéraire qui toujours se refusait à porter le lourd héritage culturel dissimulé sous les mots, les expressions et même le rythme des phrases. Nous avons toujours cherché à extirper de la langue ce qui renvoyait directement ou secrètement à des traditions religieuses, poétiques, folkloriques et littéraires, nous avons déshérité la langue de son héritage. Accomplissant ainsi un travail minutieux de censure et d'autocensure. Travailler sur une phrase traduite exige une grande vigilance sur ce que l'on va confier à la langue d'accueil, mais nous nous astreignons à la même vigilance lorsque nous composons un texte collectif à partir des rêves et des brouillons qui surgissaient spontanément dans les coursives de notre prison. Nous nous exprimions en procédant au même travail d'élagage que si nous avions devant nous un premier texte à métamorphoser en deuxième texte. Avec le même souci de ne pas en faire un objet à usage patriotique ou intellectuellement chauviniste. Nous avons les mêmes préoccupations de taille et

d'ébranchage idéologique. D'où cette revendication de langue de traduction même lorsqu'il s'agissait d'un texte original. Qu'ils aient été ou non l'objet d'un passage d'une langue à l'autre, la langue des livres que nous offrons à nos sympathisants ou aux lecteurs et lectrices de librairie a été en général coupée de ses racines nationales. Elle a été neutralisée. Il y a eu des ratages et des contradictions, bien sûr, dans ce projet. Mais l'intention a été là, toujours.

La langue neutre que nous avons le plus souvent essayé d'utiliser a été un outil pratique. En même temps, nous ne nous sommes jamais interdit d'user de sa richesse. Aussi serait-il absurde d'y voir une langue de qualité inférieure. Que l'on annule ou non les références à une tradition portée souterrainement ou au grand jour par la langue, mille nuances et mille formes restent possibles. Censurer, arracher ou défigurer certaines racines ne signifie pas attenter au génie spécifique de la langue. Lorsque nous décidons, par exemple, d'« écrire en français une littérature étrangère », la formule n'exprime pas du tout un mépris ou un rejet de la langue française dans laquelle nous faisons connaître un livre, c'est seulement un constat, qui rend compte d'un travail quasi maniaque, d'un travail de tous les instants pour que la littérature post-exotique ne soit pas troublée par des proximités culturelles et des non-dits idéologiques dont elle n'a que faire.

Nous n'avons pas toujours respecté l'éthique des traducteurs, et même au contraire nous avons sans honte ni scrupules

violé et ignoré les contraintes de la traduction, au point d'être fondamentalement malhonnêtes dans le texte que nous restituons en langue d'accueil. Sans honte ni scrupules, certes pas de manière systématique, mais souvent, nous avons surtraduit, interprété selon nos propres valeurs, modifié ou réécrit le texte original. Il nous est arrivé de procéder à une véritable coécriture plutôt qu'à un fidèle passage de la langue source à la langue cible. L'exemple le plus connu de cette trahison de tous les principes de base de la traduction aura été *Slogans*, de Maria Soudaïeva, dont Antoine Volodine a non seulement réorganisé le matériau originel afin d'en faire une œuvre qui réponde aux exigences musicales du post-exotisme (trois blocs de 343 exclamations), mais encore qu'il s'est amoureuxment approprié, s'immergeant dans le texte source, ne craignant pas de le modifier en profondeur, de lui ajouter des slogans de son cru. Volodine s'en est expliqué : il voulait ainsi mettre au jour les splendeurs d'une poésie unique, faire connaître la voix d'une femme qu'il considérait comme une sœur d'écriture. C'était une collaboration lumineuse et chamanique. Ce que nous avons depuis toujours appelé un « hommage¹ ».

1. On pourrait aussi appeler ici le témoignage d'Elli Kronauer, qui, pour faire connaître le patrimoine épique des bylines russes, pour en consacrer la beauté linguistique originale et la riche inspiration, a entièrement transposé l'intraduisible prose rythmée des bardes en suggérant avant tout des images et des développements de couleurs, de paysages et de personnages qui ne se trouvaient pas dans les transcriptions sur lesquelles il travaillait. Les bylines d'Elli Kronauer sont ainsi fidèles et même fidélissimes au texte source, dont elles respectent la structure, l'admirable musicalité, les figures héroïques ou

Notre pratique quotidienne d'invention d'un dialecte crypte, du gothique, ou de ce que Maria Schnittke définissait comme « le langage sombre des poubelles », n'a pas simplifié notre tâche de traducteurs ou de traductrices, de drogmans du post-exotisme. Quand nous avons à nous colleter avec un texte au statut essentiellement poétique, nous étions à l'aise pour conserver les tournures archaïques, les obscurités et les incongruités de toutes sortes. Mais quand il fallait rendre de la prose romanesque, c'était, pour reprendre la formule de Molly Hurricane, une autre paire de manches.

Bien entendu, nous ne tenons aucun compte des impérialismes culturels qui fixent les limites de l'expression à l'extérieur des murs de notre prison, qui établissent des frontières entre ce qui peut être dit et ce qui ne peut pas l'être, et qui, de plus, désapprouvent les formes qui ne font pas partie de leur catalogue de formes officielles. Lorsque nous devons nous inspirer de discours prononcés dans le monde du dehors, nous nous

sorcières, l'imaginaire non historique des chanteurs. En même temps, elles portent au premier plan l'imaginaire post-exotique, plaçant les héros de la Russie de Kiev dans un univers de dévastation. Et elles défigurent ce qui pouvait dériver vers une exaltation nationaliste ou religieuse orthodoxe. Les bylines d'Elli Kronauer pourraient figurer ici, dans ce recueil, parmi nos grandes traductions. Elles sont elles aussi un « hommage » aux bardes et aux errants qui ont anonymement porté jusqu'à nous ces poèmes. Toutefois nous avons choisi de ne pas les reprendre, afin de favoriser dans ce livre des voix exclusivement féminines.

tourbons de préférence non vers les académies, mais vers les asiles, les Lager pour miséreux, les gîtes psychiatriques et les mouiroirs.

Parmi nos traductions parues déjà ou non, nous avons choisi de rassembler ici *Débrouille-toi avec ton violeur*, *Sous les viandes* et *Slogans*. Nous ressentons une fierté particulière en les diffusant hors de nos murs. Ce sont des textes d'essence différente, aux styles variés – du très élaboré *Slogans* à la prose peu sophistiquée de *Sous les viandes* et aux répétitions parfois naïvement adolescentes et même scolaires de *Débrouille-toi avec ton violeur*. Ce sont, d'autre part, des textes qui ont été intégralement écrits par des femmes, si l'on excepte les interventions d'Antoine Volodine dans les « petites proses » de Maria Soudaïeva. Trois *leçons* qui illustrent avec véhémence des thèmes et des sensibilités que l'on retrouve ailleurs dans des œuvres post-exotiques, mais qui ici sont, en quelque sorte, cristallisées et épurées de toute autre considération. L'insanité, le ressassement obsessionnel, la violence qu'on se refuse à adoucir, le désespoir incendiaire, flamboyant, la tentation de l'autodestruction. La détestation du réel et la haine du corps. La douleur, lancinante ou vive, d'être née dans un monde injuste, régi par des règles insupportables qu'aucune révolution n'abolira. La douleur de devoir accepter son destin barbare, de faire partie d'une espèce animale à l'organisme révoltant, aux caractéristiques sociales consternantes, à l'avenir nul.

Et donc ici deux textes parvenus à notre quartier de haute sécurité depuis l'extérieur, celui de Maria Soudaïeva et celui de Miaki Ono (deux noms de guerre, deux femmes en guerre que nous admirons, qu'elles aient ou non disparu du monde des vivants). Et un texte surgi d'une cellule du quatrième étage, celui de Molly Hurricane (nom de guerre d'une d'entre nous).

C'est sur des constats comme ceux qui parcourent le livre de Miaki Ono que se sont construites les pages les plus radicales de Maria Kwool, Sonia Velazquez, Manuela Draeger, Rebecca Wolff *et aliae*.

Le refus du corps, la nausée en présence du corps et de son contenu, de son animalité profonde, incorrigible, héritée à jamais, la conscience d'être incarcérée à l'intérieur d'un sac, l'idée que le corps est un matériau qui ne mérite aucune bienveillance, sont des éléments-clés dans ces trois textes, mais ils se déclinent de manière bien différente. Voyons cela de manière très grossière, évidemment très grossière car nous ne procédons pas ici à une analyse destinée à satisfaire les doctes. Chez Molly Hurricane, la détestation de notre statut organique dérive vers une autodévaluation, vers une auto-humiliation morose, épouvantée, vers un face-à-face sinistre avec la viande. Chez Miaki Ono, c'est la perspective de l'intrusion qui suscite l'horreur, la violence faite à l'intégrité du corps pendant l'acte sexuel. Chez Maria Soudaïeva, enfin, le corps est nié, il est infiniment blessable, blessé, détruit et mutilé au combat, et ne poursuit son existence qu'en chevauchant

la parole épique, les tourbillons imprécatoires et la magie de l'apocalypse.

Plus que de la sympathie pour les auteurs que nous traduisions, que ce soit dans la solitude ou avec l'aide d'un collectif – selon les périodes plus ou moins agitées et plus ou moins cauchemardesques de notre incarcération –, il serait plus juste de parler d'empathie. En les traduisant, nous nous coulions en elles. En les traduisant, nous transformions leur voix en la nôtre, notre voix en la leur. En les traduisant, nous étions elles. Nous avons été – et avec quel bonheur ! – Miaki Ono, Molly Hurricane et Maria Soudaïeva. À un moment, les passerelles entre nous étaient si solides et si courtes que nous pouvions sans risque d'erreur nous identifier à elles et assumer avec elles nos choix de traduction, nos surtraductions et nos illuminations personnelles. En leur compagnie et à leur place nous ajoutions en effet des mots, des phrases ou des pages au texte d'origine qu'elles nous avaient confié. Nous pouvions travailler ainsi parce que nous étions en totale fusion. Depuis toujours, elles avaient été nos sœurs. Et nos sœurs, c'était nous.

MIAKI ONO

Débrouille-toi
avec ton violeur

Nos grandes traductions

I

Traduit du japonais par Irina Kobayashi et Astrid Koenig

Depuis plusieurs milliers d'années, l'espèce humaine a consacré une partie de sa production culturelle, orale puis écrite, et maintenant diffusée sur des supports électriques, électroniques ou autres, à poétiser les relations entre hommes et femmes afin d'oublier ou de permettre aux hommes et aux femmes d'oublier la pure et simple barbarie fondamentale à quoi se réduit l'acte sexuel.

On a beau habiller de lyrisme et de doux habits poétiques l'approche qui conduit un homme et une femme à se déshabiller partiellement ou complètement pour accomplir l'acte qu'on appelle communément « faire l'amour », le lyrisme et les doux habits sont contredits au moment où le mâle cherche à introduire son sexe quelque part dans sa partenaire femelle.

La poésie aura toujours du mal à chanter avec élégance les excréments féminines, l'éjaculation et le sperme.

Des dizaines de millions d'années nous séparent des premiers temps animaux où les durs mécanismes des fonctions de reproduction ont été mis au point, et même des centaines de millions d'années, mais, quand l'homme mâle et la femme

femelle se rapprochent pour copuler, on en revient aux origines, et cet immense intervalle temporel se réduit à zéro.

Le poids de ces temps immémoriaux se révèle à la seconde où le sexe du mâle entre dans le sexe de la femelle, et c'est un poids écrasant.

Quelle que soit l'espèce animale, un puissant instinct dicte au mâle une conduite d'impérieuse domination sur la femelle. Il faut fertiliser ses œufs afin que ni lui le mâle ni elle la femelle n'aient eu sur Terre un destin sans signification. Il faut fertiliser d'urgence la femelle, pendant le rut, afin que l'espèce poursuive son existence.

Aux temps du rut, il peut y avoir une danse nuptiale avant la copulation, une approche ritualisée, que l'on soit entre volatiles ou entre insectes, mais, au moment où commence la copulation, le mâle cesse de faire sa cour et pénètre la femelle sans plus observer d'égards.

Pénétrer coûte que coûte : voilà l'instruction qui s'adresse à tous les mâles de la Création depuis que la parthénogenèse a été décrétée comme archaïque, réservée aux bactéries et aux champignons, et indigne des organismes supérieurs.

Il y a des exceptions, en particulier en milieu aquatique, mais, si on s'intéresse surtout aux animaux terrestres, pénétrer coûte que coûte est un commandement qui s'adresse à tous les mâles.

Trouver une femelle, la choisir si on est chef de horde ou si on a le temps, et la pénétrer coûte que coûte et en urgence,

afin au moins de sentir durant la copulation la raison obscure pour laquelle on traîne son existence au milieu des bizarreries, des dangers et des douleurs de la vie terrestre.

Se nourrir, s'abriter, surmonter les dangers, et, dès que l'occasion se présente, enfiler son pénis le plus profondément possible dans le vagin d'une femelle. C'est l'essentiel. Après ça on pourra toujours dire qu'on n'a pas trahi son espèce, qu'on a accompli son devoir animal et, sur un plan plus personnel, qu'on n'a pas vécu pour rien.

Chez les humains, la danse nuptiale s'accompagne d'une multitude de procédés de séduction. Séduire est une aventure complexe. Du temps, des échanges poétiques, intellectuels, inventifs, des démonstrations physiques, des investissements financiers, des promesses. Parfois la danse est réduite à son minimum, mais c'est quand même une danse. Puis un basculement se produit. Un abîme sépare ces préparatifs et la concrétisation de l'objectif. Brusquement on est dans la fébrilité et la soumission à des exigences charnelles élémentaires. On a fait un saut dans l'infini passé animal, en un instant on est remonté aux sources d'un vécu qui a des dizaines de millions d'années. Brusquement il faut pénétrer coûte que coûte et éjaculer. La femelle se débrouillera pour y trouver ou non son compte.

Trouver une femelle, la pénétrer coûte que coûte et s'agiter jusqu'à l'orgasme du mâle : selon le degré d'agitation et compte tenu du trou dans lequel gicle le sperme, les humains réussissent à poétiser l'événement. Ils le fleurissent et ils le

rendent acceptable en l'affublant d'adjectifs tirés du vocabulaire érotique ou lyrique. Il n'empêche que ça reste un viol.

Dans le meilleur des cas, on demande à la femme son avis, on en tient compte un moment et on l'encourage à apprécier ce qui se passe sur elle, autour d'elle et en elle, mais ça reste un viol.

Depuis leur plus jeune âge, on apprend aux petites filles qu'un jour elles auront un ou plusieurs bébés, puis on les habitue à l'idée qu'elles porteront d'abord leur bébé à l'intérieur de leur ventre. L'intérieur de leur ventre, c'est cela qui éclot d'abord dans leur conscience et qui les sépare à jamais des garçons, plutôt que l'absence de cet appendice ridicule dont se vantent leurs petits frères ou leurs cousins.

Assez vite les petites filles comprennent qu'à un moment donné, pour qu'elles fassent des bébés, quelqu'un va avoir accès à l'intérieur de leur ventre. Quelqu'un va forcer l'entrée de leur ventre. Ça les dégoûte, naturellement, et ça les terrorise, mais l'entourage est là pour intervenir aussitôt et lourdement, et leur faire dire que non, que c'est simplement un peu étonnant et un peu bizarre. Non, aucune raison de s'effrayer, c'est juste un peu bizarre.

C'est bizarre, mais même pas tellement, juste un peu : voilà ce qu'on exige que les petites filles intègrent à leur vision du monde. Ça a toujours été comme ça depuis des millions d'années pour faire des bébés, c'est un peu bizarre mais en fait non, même pas, et de toute façon c'est merveilleux de transmettre la vie à des enfants. Ça se passe à l'intérieur de ton

ventre, c'est merveilleux, pour que cette merveille s'accomplisse il faut bien qu'un homme ait accès à l'intérieur de ton ventre, il faut qu'un homme enfle son sexe à l'intérieur du tien pour y faire couler des demi-bébés minuscules. Ce n'est pas du tout bizarre, et puis ça justifie ton existence sur Terre, si jamais tu te poses la question. C'est presque rien que pour faire des bébés que tu existes sur Terre.

Aucune raison que tu t'affoles, aucune raison de trouver ça répugnant ou violent ou barbare, puisque c'est comme ça depuis le début des temps. Quelqu'un va entrer en toi. Il faut que tu t'habitues à l'idée et même que tu te prépares à aimer ça. Car au fond, si tout se passe bien, tu finiras par aimer ça.

Quelle que soit l'amabilité ou même la beauté du visage du type, quels que soient son charme, son rire, la douceur de sa peau, ses odeurs, au bas de ses poils pubiens il possède un tube qu'il va enfonce en toi, un tube dur, turgescant, aux veines gonflées, qu'à peu près personne n'aurait l'idée saugrenue de trouver charmant, un tube qui va cracher en toi un liquide poisseux. Et quelle que soit sa proclamation de tendresse à ton égard, au moment où il introduira son membre au bas de tes poils à toi, il pensera, ce type, qu'il te possède. Qu'en entrant en toi, il te possède.

Les paroles de la mère, le comportement de la mère, les plaisanteries des autres filles, des frères, des mâles alentour, pour que la petite fille se fasse rapidement et définitivement à l'idée qu'une partie essentielle de son existence tourne autour

de l'intérieur de son ventre et que, si un jour on entre en elle, c'est bien. De mille manières, on l'incite même à attendre avec une certaine impatience la première fois.

La première fois. Le premier viol.

Au moment à peine mesurable où le mâle, ayant cherché avec sa pointe, enfonce son pénis dans la vulve de sa partenaire, consentante ou non, il est traversé par un éclair qui est nettement associé à un sentiment de puissance ou même de victoire. Que le vagin soit étroit ou large, la sensation de l'engloutissement s'accompagne de quelque chose qui est une satisfaction profonde, intime, celle de l'envahisseur qui peut dire : « Voilà, j'y suis. »

Même si la femelle attend et appelle la pénétration, le mâle ressent la vieille satisfaction d'avoir forcé la femelle et ainsi d'avoir accompli quelque chose de non seulement agréable, mais surtout d'indispensable pour que la vie, à cet instant de copulation, ait un sens. Il ne met pas forcément des mots là-dessus, mais il la ressent, cette archaïque satisfaction.

Quelque chose d'indispensable qui donne une raison d'être à sa présence parmi les vivants, une nécessité impérieuse transmise depuis les temps primitifs, depuis l'ère secondaire ou même avant : oublier tout le reste, chercher l'entrée, s'enfoncer.

Même quand madame Yamada attend et appelle la pénétration, monsieur Yamada ressent la vieille satisfaction d'avoir forcé le corps femelle de madame Yamada, et ainsi d'avoir accompli

quelque chose de non seulement agréable, mais surtout de nécessaire pour que sa vie, à cet instant de copulation, ait un sens.

Quelque chose d'indescriptiblement agréable, et, en même temps, un commandement qui a très peu à voir avec le couple Yamada, avec leur place dans la société et leur histoire personnelle. Une justification à l'existence qui fugitivement visite monsieur Yamada : chercher l'entrée, s'enfoncer.

Au bout de la pointe, dès que le contact se prolonge par l'engloutissement : une sensation mâle de victoire sur la femelle, qui ne change pas depuis cent millions d'années. Le coït est en bonne voie, il va aboutir, l'existence en ce monde a retrouvé sa fondamentale raison d'être.

Une satisfaction inscrite dans le patrimoine génétique de monsieur Yamada, la sensation du viol en train de réussir.

La pulsion du viol est inscrite au bout de la queue des hommes depuis la puberté et elle est si forte qu'elle détermine leur comportement quotidien, leurs projets d'adultes à court, moyen et long terme, et la plupart de leurs choix professionnels et existentiels.

La pulsion du viol habite les animaux pendant les périodes de rut et les animaux humains mâles pendant toute leur existence, quelles que puissent être leur situation sociale et les circonstances personnelles dans lesquelles ils se trouvent.

La pulsion de viol est toujours en état de semi-veille chez les animaux mâles humains et elle affleure à leur conscience

en permanence, s'activant dès que l'image d'une femme est perçue ou imaginée.

Pendant que monsieur Kato parle avec sa collègue madame Suzuki d'un dossier comptable qui a été égaré, la pulsion de viol qui s'est réveillée en lui se déplace du bout de sa queue à sa conscience, et, sans modifier d'une quelconque manière les phrases qu'il prononce, sans changer d'un millimètre son attitude guindée, il se demande à quoi ressemblent la poitrine nue et la vulve de madame Suzuki.

Tandis que monsieur Takeda parle avec sa collègue madame Inoue du nouvel emploi que son mari désormais occupe dans une entreprise de transport, la pulsion de viol qui s'est réveillée en lui voyage du bout de sa queue à sa conscience et, sans aucunement modifier son discours ni sa manière si polie de hocher la tête, il a la vision de madame Inoue nue et allongée, en train de copuler avec monsieur Inoue.

Dans un cadre social organisé et normal, la plupart du temps les fantasmes dus à la pulsion du viol restent reclus dans l'intimité des pensées des hommes, pratiquement en bordure de leur inconscient. Ils sont reclus, ces fantasmes, et n'atteignent pas le stade de la formulation. Les hommes les repoussent en bordure de leur inconscient, avec d'autres non-dits et avec le silence. Mais ils ne les censurent pas.

Les humains mâles animaux ne censurent pas les fantasmes de voyeurisme et de viol qui les visitent. Certains peut-être les dissimulent, mais ils sont incapables de les censurer.

Quand dans la rue ou dans le métro un animal humain mâle croise une femelle et surtout une jeune femelle, que celle-ci ait ou non une attitude sexuellement neutre, que celle-ci évolue ou non à mille lieues de l'érotisme, le plus souvent l'instinct du viol se déclenche, et voilà que le mâle évalue sexuellement la femelle, cherchant en une fraction de seconde à l'imaginer nue, par exemple s'offrant à lui, ou dans une position de copulation où il joue son rôle de mâle dominateur.

Automatiquement et instantanément, sur le conseil souterrain et souvent même pas formulé de la pointe sensible de son pénis, l'animal humain mâle divise les femmes femelles qu'il croise dans la rue en désirables et donc violables et en non ou guère désirables et donc violables tout de même, mais avec moins d'entrain.

L'image du viol effectué sans entrain, l'image du viol inaccompli en raison d'un manque d'intérêt ou d'un manque d'attraction pour la femelle font partie des images de viol qui visitent systématiquement les animaux mâles humains. Elles appartiennent à la culture du viol et ne sont pas détachables de la pulsion de rut qui les suscite.

Le refus du viol motivé par la médiocre attractivité de la femelle est simplement une facette moins violente de la pulsion de viol en général, le revers d'une médaille aux deux côtés à peine différenciés.

Le rejet imaginaire de la femelle croisée dans la rue ou le métro n'est pas une abolition de la pulsion de viol. En réalité, l'homme a obéi à de vieux ordres qui datent eux aussi de cent millions d'années et qui, pour des raisons obscures ou aléatoires plus qu'objectives, dictaient des choix de partenaires en même temps que la nécessité impérieuse de faire gicler d'urgence sa semence dans une femelle.

Dans cette marée confuse des images, la discrimination négative répond à d'effrayants et archaïques calculs génétiques de diversification et de non-diversification, de peur d'un appauvrissement de l'espèce.

Mais, au fond, si on reprend les formulations intérieures de l'animal mâle humain, les formulations intérieures non oralisées, furtives, éphémères, effacées aussitôt qu'apparues, ni le viol ni la pulsion de viol ne sont remises en cause, et ce qui résonne en bordure de l'inconscient c'est : trop vieille, celle-là, trop laide, trop peu appétissante, ou trop marginale, ou trop jeune, ou trop hostile, trop difficile à forcer.

La nature n'a pas été indulgente avec les femelles, n'a prévu pour elles aucune douceur consolatrice. Elle a prévu pour les mâles l'intense satisfaction du bout de la queue qui détermine chez eux tous les comportements, de la recherche effrénée d'une femelle partenaire jusqu'à la danse nuptiale puis l'accomplissement du viol. Chez les femelles, uniquement des ordres génétiques de soumission quels que soient l'inconfort ou la douleur endurés pendant la copulation, et

ensuite débrouille-toi toute seule pour transporter ta progéniture à l'intérieur de ton ventre, pour la faire sortir au jour quels que soient l'inconfort et la douleur endurés pendant la gestation et ensuite pendant l'accouchement.

Et ensuite débrouille-toi pour que ta progéniture te survive, et tant pis si les soins que tu lui prodigues t'épuisent et raccourcissent ton existence. Voilà ce que t'offre la nature, avec en prime un instinct maternel qui t'oblige à apprécier ce schéma et à tout faire pour qu'il se concrétise même si tu dois y laisser ta peau.

Immédiatement après la danse nuptiale, qui est une danse et reste une danse même si elle annonce la proximité du viol, le viol a lieu.

Que le viol ait été ou non précédé par une danse nuptiale, il se résume à une brusque et impériale domination mâle sur une femelle qui doit subir l'assaut, la pénétration, puis qui doit attendre que le pénis du mâle ait dégorgé son trop-plein de sperme.

Qui doit attendre l'éjaculation comme perspective de délivrance.

Tandis que se déroule la danse nuptiale, la pulsion de viol devient peu à peu insoutenable au bout de la queue du mâle. La nature a prévu que la femelle se prépare. La nature encourage la femelle à se préparer au viol et à l'attendre. Pendant la danse, la femelle se prépare et accepte. Quand la danse se termine,

le rituel de l'acceptation dansée se brise presque instantanément et la nature devient plus âpre. Que tu acceptes ou non ce qui vient, que ce soit douloureux ou non, un mâle te domine, un mâle te force, un mâle enfonce en toi un tube rigide, frénétique, et s'agite convulsivement pour te remplir de liquide.

La danse nuptiale, la seule ivresse que la nature ait prévue pour tempérer la violence du viol.

Même pas la peine d'évoquer les déviances et les perversités marginales qu'on observe dans toute l'échelle animale et qui, en rendant fantasmagorique et cauchemardesque la copulation, permettent d'établir une banalité et une normalité supportables de référence. Pas la peine de se pencher sur les abominations minoritaires qui, par contraste, montrent sous un jour aimable la domination du mâle sur la femelle pendant l'acte sexuel.

Pas la peine non plus d'évoquer les déviances et les perversités marginales qui fleurissent çà et là dans l'espèce humaine, les rituels morbides, les mises en scène où l'érotisme flirte avec le crime. Ce n'est pas de cela que nous parlons ici. Nous le citons uniquement parce que, en servant de repoussoirs ou de contre-exemples extrêmes, ces pratiques banalisent et normalisent par contraste la copulation la moins insolite, la plus quotidienne : la domination de l'animal mâle humain sur la fille ou la femme avec laquelle il accomplit un acte sexuel qui n'est jamais rien d'autre qu'un viol.

Dans une ambiance tranquille et cosy, aux sons d'une musique douce, deux étudiants en ingénierie, la jeune Kyōko

Table

Avant-propos : Nos grandes traductions	7
Débrouille-toi avec ton violeur	15
Sous les viandes.....	105
Slogans.....	169